

Variations autour du thème : « médecine et sciences »

Claude Évin

Bien que cela tienne du lieu commun, il n'est pas inutile de rappeler que depuis un peu plus d'une quarantaine d'années, la médecine a mis à son actif des progrès considérables. Ces progrès ont tendance à s'accélérer. Trouvant, pour l'essentiel, leur source dans les pays développés qui ont voulu et pu y consacrer des moyens très importants, ces avancées médicales ont transformé l'état sanitaire des populations, bien que des inégalités difficilement acceptables persistent selon l'état du développement économique des pays. Nul ne peut douter que cette transformation relève pour une grande part des bienfaits d'un couple fécond et en échange constant, la médecine et la science.

La médecine a pour tâche de soulager les défaillances de l'individu. Elle profite au mieux des vastes perspectives dégagées par les découvertes accumulées par les savants, au point que de nombreux esprits s'effraient même des possibilités inattendues ou inespérées qui peuvent en résulter pour l'être humain. Dès lors, l'enjeu se situe dans le juste maniement de ces performances médicales et dans la manière de les maîtriser pour savoir résister aux pressions et aux demandes de tous ordres qui surgissent. Ces demandes peuvent être d'ordre politique, financier, social ou éthique. Il en est ainsi lorsque les coûts de la santé progressent à une allure de plus en plus rapide ou que s'allonge l'espérance de vie vers des âges où les handicaps se multiplient inéluctablement, ce qui conduit à s'interroger sur la finalité même de la médecine. Car, si la médecine a besoin et se sert de la science pour progresser, cela ne va pas sans poser des problèmes auxquels les pouvoirs publics, soumis à toutes sortes de contraintes, se doivent d'apporter des solutions.

Longtemps restée une pratique empirique, la médecine s'est peu à peu faite à l'idée d'une ouverture de plus en plus nécessaire vers la science. Si elle voulait progresser et aller au-delà du simple soulagement apparent du malade, elle a bien compris qu'il lui fallait chercher à réduire la somme de ses ignorances pour mieux connaître les causes et le déroulement intime des maladies, afin de les prévenir ou de les enrayer. Il lui fallait aussi pour cela accepter de quitter la situation confortable du mythe qu'elle représente dans la conscience collective. Il lui fallait sortir de cette espèce d'hermétisme où certains ne dédaignaient pas demeurer, croyant retrouver là un pouvoir qu'ils estiment, à tort, avoir perdu. Ce pouvoir n'a en réalité fait que se déplacer ou se transformer. Il est d'ailleurs notable qu'une partie de la population, même dans les pays développés comme le nôtre, semble regretter la perte de la dimension irrationnelle de la médecine d'autrefois. Le succès des médecines parallèles en témoigne. Le besoin du médecin sorcier n'est pas mort avec l'avènement de la biologie moléculaire.

En adoptant la rigueur de la démarche scientifique, en recourant autant que possible à la méthode expérimentale qui dégage progressivement des certitudes, en faisant confiance à la volonté des chercheurs fondamentalistes — qui n'ont d'autre vocation que de la servir —, la médecine a ainsi progressé à grands pas. Elle prouve sans cesse son efficacité et devient toujours plus assurée d'elle-même. Ainsi, elle évite de faire fausse route par préjugé, par esprit de mode ou d'école, se gardant des certitudes imposées et non vérifiées de manière impartiale.

Cette évolution notoire, dont on a tout lieu de se réjouir, *médecine/sciences* en témoigne bien par les articles

ADRESSE

C. Évin : *Ministre de la Solidarité, de la Santé et de la Protection sociale*. 8, avenue de Ségur, 75700 Paris, France.

TIRÉS A PART

C. Évin.

m/s n° 3 vol. 6, mars 90

spécialisés qu'elle publie à destination d'un public forcément averti. Cette dimension scientifique inhérente à la médecine d'aujourd'hui représente un tournant durable. Elle suscite parfois, ce qui est excessif, le grief d'une démedicalisation du domaine qui serait devenu trop dépendant de la science et de sa logique, en faisant perdre de vue l'objectif premier de la médecine, à savoir, l'amélioration de la santé. En réalité, la médecine a obligatoirement besoin de la science pour avancer et remplir sa mission. On est donc fondé à dire qu'elle s'en sert bien et correctement.

Ce qui peut paraître comme une subjugation de la médecine par la science ne doit évidemment pas faire oublier que, à l'inverse, la médecine a pesé sur les orientations et les développements de la science. La connaissance de la biologie moléculaire et des sources de la vie, c'est au stimulus que représentait la lutte contre les maladies qu'on la doit. La connaissance pour la connaissance aboutirait assez vite à une impasse si elle n'avait pas quelque guide ou quelque objectif à s'assigner. Il n'y en a sans doute pas de plus exaltant que celui qui tend à l'amélioration de la santé humaine. Pendant des années, la recherche scientifique autour de la médecine a fait appel à des techniques certes rigoureuses mais qui comportaient une part de flou. La biologie moléculaire, la cristallographie des protéines, la simulation à l'aide d'ordinateurs, font que de plus en plus la recherche médicale s'apparente aux sciences dites exactes.

Les avancées récentes de la médecine, qui a su si bien accaparer les données de la science, ne vont pas sans soulever des problèmes éthiques. Désormais, l'être humain est en mesure de contrôler quasi complètement sa sexualité et de programmer, par un acte volontaire, les naissances qu'il désire. Ce qu'une expression, consacrée par l'usage, désigne comme la procréation médicalement assistée, suscite nombre d'interrogations. Le développement des mères porteuses et les abus qui ont conduit à l'expression évocatrice de « location d'utérus », la possibilité, quoique futuriste mais plausible à terme, de fécondation *in vitro* avec sélection du sexe de l'embryon, suivie de la ges-

tation extra-utérine intégrale ou encore l'implantation, chez n'importe quelle femme, d'embryons choisis et conservés, constituent autant d'exemples de questions de société, actuelles ou à venir. Ces problèmes justifient un véritable débat, une nécessaire réflexion qui doivent se dérouler dans la transparence et la sérénité.

De même, l'heureuse application de la connaissance du code génétique et le perfectionnement des sondes moléculaires, par exemple en vue du diagnostic prénatal de maladies héréditaires, contribuent ou vont contribuer à l'amélioration sensible de l'état sanitaire. En terme de santé publique, c'est là un progrès capital. Mais les richesses d'une telle médecine prédictive recèlent leurs propres revers : en poussant la logique jusqu'à son terme, elle débouche sur la tentation de l'eugénisme. Il en est de même de la guérison elle-même ou ce qui en tient lieu lorsqu'elle prolonge sans guérir vraiment, ce qu'une formule réductrice qualifie d'acharnement thérapeutique.

Le responsable de la santé dans ce pays ne peut éluder l'abord des problèmes économiques de la science.

L'acquisition des connaissances scientifiques et médicales nécessite de nos jours la mise en jeu de moyens dont la sophistication comporte des coûts élevés. Cela est vrai de la recherche à orientation médicale sous ses multiples aspects. Cela l'est aussi des dépenses de santé. La seule réponse valable à cette question est elle aussi scientifique. C'est la méthodologie de l'évaluation, encore à ses balbutiements dans notre pays, qui permettra de faire le tri entre les méthodes anciennes et nouvelles, entre les stratégies diagnostiques, entre les traitements classiques et ceux issus de la biologie moléculaire.

Je n'ai jusqu'à présent fait allusion qu'aux interactions de la médecine et de la science dite fondamentale. Mais, bien que ces aspects soient assez peu abordés dans *médecine/sciences*, la médecine interroge bien d'autres sciences et en particulier les sciences humaines. Une maladie comme le SIDA montre combien la médecine a besoin du développement de la psychologie, de la sociologie. Le fonctionnement même des structures médicales complexes comme l'hôpital devient l'objet d'études pour les spécialistes des sciences humaines. Il faut s'en féliciter car cela doit aussi conduire à encore améliorer, à côté des progrès techniques que l'on accuse parfois de déshumaniser la médecine, la qualité globale de la prise en charge des malades.

Constater l'extraordinaire synergie entre la médecine et la science ne doit conduire ni à un émerveillement béat ni à s'obnubiler sur certaines conséquences fâcheuses mais prévisibles et donc façonnables. Il s'agit simplement pour les lecteurs et les contributeurs de cette revue, qui marque sa juste place sur l'échiquier de l'information scientifique et médicale, de les appeler à la vigilance et à la responsabilité. Parce qu'ils touchent à des domaines d'une grande noblesse et d'une grande sensibilité, ils sont tenus de répondre à des exigences élevées.

Je souhaite donc longue vie et développement à *médecine/sciences* qui rend bien compte et, c'est un mérite, en langue française, des meilleures et des plus récentes informations dans ce vaste champ de la connaissance ! ■



Manuscrit français de 1314 de Henri de Mondeville. (voir légende de la page 193). (Ms Fr. 2030, chirurgien de Mondeville, Bibliothèque Nationale de Paris).